

« Je me suis battu pour une France libre »

Le parcours de Roger CHAMBARD, un combattant de la Seconde Guerre mondiale



SOMMAIRE p2

Avant-propos de Gilles ROUMIEUX p3

Les origines familiales p4

La Seconde Guerre mondiale éclate : Roger a 16 ans p5

L'engagement à double détente p5-6

Les premiers mois en Afrique p7-8

Le baptême du feu : avoir 20 ans en Tunisie p9-10

A l'assaut de « la forteresse Europe » : l'Italie pour commencer p11

Mission de nuit sur les pentes du Pantano p12-13

En route pour la Toscane p13-14

Retour en Provence sur le sol de France p15-16

Les retrouvailles p16-17

En Savoie p18

En Alsace p18-19

En Allemagne et en Alsace : dans la tanière du loup p19-21

L'après-guerre p21

Aujourd'hui p22

AVANT-PROPOS

A partir d'entretiens avec Roger pendant plusieurs heures, j'ai reconstitué dans ses grandes lignes l'itinéraire de son engagement. Ce travail est destiné à honorer la mémoire de tous les combattants anonymes dont le comportement a souvent été héroïque et d'un courage exemplaire. Il est surtout dédié à Roger et à sa famille pour que l'oubli ne fasse pas son œuvre.

Gilles ROUMIEUX professeur d'histoire au collège Jean Racine d'Alès

LES ORIGINES FAMILIALES

Roger Chambard est né à Crolles en Isère le 25 mars 1923. Il est le troisième enfant d'une famille de quatre comprenant deux sœurs aînées et un frère cadet.

Son père, après la guerre de 14-18 dans une compagnie des chasseurs alpins où il revient blessé au bras droit, reprend son activité d'agriculteur dans le petit village de Crolles au nord de Grenoble où il possède une propriété de 40 ha sur laquelle il cultive du blé, du maïs, des pommes de terre et de la vigne. Il étend son activité en vendant des chevaux et des vaches dans des foires. En 1936, il ouvre un Café Restaurant qui est très fréquenté. Politiquement à gauche, de tendance SFIO, il s'investit dans la vie de son village, il devient entre autres président de la cave coopérative vinicole, il est une personnalité estimée.

La mère de Roger est plus discrète. Elle s'occupe comme la majorité des femmes de son époque de ses enfants, des tâches ménagères et participe aux travaux agricoles puis à la cuisine du Café Restaurant avec ses filles. Roger va à l'école primaire du village jusqu'en mars 1936. Son père décide de lui faire arrêter l'école le jour de ses 13 ans pour qu'il vienne l'aider à plein temps dans les travaux de la ferme. Ainsi, il le prive de passer le certificat d'études. Roger et son père ont des caractères affirmés ce qui occasionne certaines tensions dans leurs relations. Les échanges, les effusions sont plutôt rares dans les familles d'alors ; l'épouse et les enfants doivent obéir à la figure du père.

Roger a donc eu dans ce milieu rural une enfance normale pour l'époque : une vie rude et une scolarité écourtée.

LA SECONDE GUERRE MONDIALE ECLATE : ROGER A 16 ANS

C'est la stupeur lorsque la guerre éclate. La population est totalement déboussolée, désorientée, l'inquiétude gagne tous les foyers. C'est lors des discussions animées dans le Café Restaurant familial que Roger écoute parfois qu'il va peu à peu se forger un sentiment antinazi, un rejet de ce régime allemand dirigé par Hitler dans lequel il voit les dangers d'une dictature. L'information n'est pas aussi développée qu'à l'heure actuelle mais Roger semble se souvenir d'avoir écouté une ou deux fois la BBC au cours de l'été 40 avec cet encombrant poste à lampes. Il sait que des Français ont rejoint la France libre à Londres et il connaît le nom de De Gaulle.

L'ENGAGEMENT A DOUBLE DETENTE

Regagner l'Angleterre s'avère trop difficile par son éloignement géographique lorsque l'on vit en Isère. En revanche, il existe des possibilités pour passer en Espagne ou rejoindre l'Afrique. Roger va saisir la première occasion pour s'engager, un moyen pour défendre le pays tout en échappant au carcan familial qui l'étouffe. Comme souvent, les circonstances sont favorables. C'est par l'intermédiaire du mari d'une des cousines de son père, alors photographe dans la Marine, que ce dernier lui apprend qu'il peut, s'il le désire, s'engager dans la Marine en Afrique pour une durée de 5 ans. Dans le courant du mois d'octobre 1940, Roger se rend à la gendarmerie de Saint-Ismier à 6 km de Crolles. Le brigadier de gendarmerie lui présente le document d'engagement qui requiert la signature de son père car Roger est mineur. Sa famille n'a pas été mise au courant de son intention. Qu'à cela ne tienne, le brigadier, pourtant un copain de son père, falsifie la signature pour que Roger puisse s'engager. Trois jours après, comme le lui indique sa feuille de route, il se rend à Toulon pour officialiser son engagement militaire. Après la visite médicale et les formalités d'usage, il fait ses classes durant un mois sur le cuirassé Jeanne

d'Arc. Il est ensuite affecté pendant trois mois dans des baraquements à la Seyne-Sur-Mer où il parfait sa formation jusqu'à ce qu'il soit considéré comme inapte. Les nombreux engagés de fraîche date à Toulon sont alors renvoyés chez eux et Roger n'échappe pas à cette situation. Il retourne alors chez ses parents où son père lui indique qu'il peut chercher du boulot tout seul. Roger fait face. Rapidement, il est embauché pendant environ 6 mois par les Papeteries de Lancey, son travail consistant à écorcer les troncs. L'entreprise utilise des chevaux et des mulets pour le travail du bois. C'est lors d'une rencontre avec un maquignon qu'il apprend que le 2ème RAM (Régiment d'artillerie de montagne) basé à Grenoble doit remplacer 40 mulets et que le Colonel commandant le régiment a besoin d'hommes pour s'occuper des chevaux. Un bon moyen pour poursuivre le rêve de partir en Afrique. Après un nouveau passage par la gendarmerie de Saint-Ismier, en possession du fameux document, Roger se rend à la caserne de la Tronche où après la visite médicale, il s'engage pour trois ans. Nous sommes au début du mois de novembre 1941.

4 mois plus tard, il est convoqué par le Colonel qui lui apprend que le « grand départ » est imminent. Il lui accorde une permission d'une journée pour faire ses adieux à ses parents et lui ordonne de rentrer le soir même à la caserne. Roger n'a jamais voulu partir en permission jusqu'ici, signe d'une certaine animosité avec sa famille. Le lendemain, il prend le train à la tête de 26 soldats. Après des arrêts à Digne puis Nice, ils gagnent finalement Marseille où ils restent 5 jours en travaillant au déchargement des bateaux dans le port phocéén. Finalement, ils embarquent avec plus de 5000 civils et militaires mêlés. La traversée dure plus de 8 jours, le pont du bateau reste désert pour éviter les dangers de l'aviation. Avec le recul, Roger pense que ce colonel, dont la réputation était d'être hostile au régime de Vichy, avait choisi le groupe d'hommes dont il faisait partie pour les soustraire à l'inactivité de l'armée d'armistice et surtout les amener à combattre l'ennemi au sein de l'Empire.

LES PREMIERS MOIS EN AFRIQUE

Il arrive à Casablanca au Maroc en février 1942. C'est le saut dans l'inconnu. Un mois après, il est versé dans « la coloniale ». Successivement, avec quelques uns de ses camarades encore à ses côtés, il rejoint Meknès, Fès et Oujda afin de compléter les effectifs des régiments.



Oujda en 1942. Roger est au premier rang à l'extrême droite.

Il suit une instruction militaire classique avec maniement d'armes, familiarisation avec le fusil mitrailleur, le canon de 75 et entraînement sportif

avec quelques marches de plus de 60 km avec l'équipement au complet sur le dos, une trentaine de kilos.

Il suit aussi une formation de téléphoniste, il apprend à dérouler des câbles téléphoniques, à les relier à un central, à détecter les origines des pannes et à réparer les lignes.



Equipe radio de Roger en 1942

En novembre 1942, il est de garde. La relève lui apprend que les Américains et les Anglais ont débarqué sur le continent. Peu de temps après, c'est le départ en Algérie avec plusieurs étapes au programme : Mascara, Médéa et Sétif. Le 25 décembre 1942, Roger part avec son régiment en Tunisie sans connaître l'objectif de leur mission.

LE BAPTEME DU FEU : AVOIR 20 ANS EN TUNISIE

Avec son régiment et aux côtés des Anglais, les troupes alliées ont pour mission de faire reculer les Allemands. Pris en étau par les troupes de Leclerc au Tchad et les Anglais en Cyrénaïque, les forces de l'Axe sont contraintes de battre en retraite. Roger va se battre pendant 5 mois et demi de janvier à mai 1943 en Tunisie dans les Djebels qui vont vite rimer avec enfer. C'est dans ces massifs montagneux peu élevés qu'il aura 20 ans. En tant que téléphoniste, il suit les fantassins en première ligne, tabors marocains, tirailleurs sénégalais, Français d'Afrique du Nord. Il déroule à leurs côtés les fils électriques qui se dévident de lourdes bobines. Reliées à un central, les lignes téléphoniques permettent d'établir le contact avec l'arrière pour renseigner l'artillerie sur les tirs à effectuer et les positions exactes des troupes. Autrement dit, les erreurs des batteries de canons peuvent être lourdes de conséquences.

Roger marche beaucoup, il est mal chaussé, de vieux brodequins de la Grande Guerre avec des bandes molletières, son équipement est tout aussi dépassé, son armement également. Heureusement, ses chaussures ne le gênent pas contrairement à certains de ses camarades africains dont les pieds sont ensanglantés. Ce qu'il redoute le plus, c'est la pluie, la neige et le froid qui rendent les conditions de combat plus terribles encore. Une ligne est coupée à tout heure du jour ou de la nuit, si son équipe est en faction, il faut parcourir de longues heures ce relief difficile, montagneux, hostile et dangereux avec sa bobine de chatterton, son équipement complet pour la réparer. Il faut éviter les obus. Roger a une qualité qui lui vaut d'être estimé par ses compagnons de combat et certainement d'être toujours en vie aujourd'hui. Il a cette faculté, cette oreille, dit-il, de distinguer par le sifflement l'endroit où l'obus va exploser. Pendant la campagne de Tunisie, Roger peut bénéficier de deux fois trois jours de permission. Cela lui permet de mieux s'alimenter mettant ainsi fin provisoirement à la nourriture frugale et froide prise sur le théâtre des combats. Il en profite pour se laver, lui qui pendant un mois ne pourra le faire. Les conditions d'hygiène sont déplorables. Et pourtant, Roger bien que sous tension permanente, n'est pas tenaillé par la peur, la mort fait partie de la guerre. Son objectif est de remplir sa mission, c'est-à-dire de dérouler les lignes

téléphoniques, la vie des fantassins en dépend souvent. Il a le sentiment que leurs souffrances ne doivent pas être vaines. Les Allemands reculent, c'est maintenant une réalité. Lorsque les Américains, les Anglais et le régiment de Roger libèrent Tunis, c'est une véritable explosion de joie au sein de la population. Pendant deux jours, ils sont accueillis à bras ouverts, comme des héros. Ils peuvent bénéficier d'un repos bien mérité à 40 km de Tunis pendant plus d'un mois. Puis avec le 163 RA (Régiment d'artillerie), c'est la traversée de l'Algérie pour retourner par étapes dans les villes marocaines d'Oujda, de Fès avec au bout de la route une nouvelle permission d'un mois à Rabat pour recharger les accus. Le repos et la détente achevés, Roger se rend à Fès pour rejoindre son unité. Il est surpris, agréablement d'ailleurs, par le matériel abondant et flambant neuf maintenant mis à disposition. « On se prenait pour des Américains » dit-il. Il est vrai que l'apport des Américains allait être déterminant pour la suite de la guerre. Roger dispose de plusieurs tenues, les bobines de fils sont plus légères, l'équipement du téléphoniste est plus fonctionnel, la vie du soldat s'améliore considérablement. Pour manier les nouveaux armements, des manœuvres militaires sont organisées par les Américains qui sont surpris par ces « Frenchies » qui savent faire la guerre. Nouveau départ en Algérie avec les manœuvres qui se poursuivent à Oran, Roger pressent que les Alliés vont quitter l'Afrique. Après un nouveau mois de permission dans une ferme algérienne où le vin coule à flots, ils prennent la direction d'un grand port tunisien.

A L'ASSAUT DE LA « FORTERESSE EUROPE » : L'ITALIE POUR COMMENCER

A leur arrivée à Bizerte, le spectacle est ahurissant. Des centaines de bateaux américains attendent l'embarquement de milliers de soldats alliés qui ne connaissent toujours pas leur prochaine destination, question de sécurité oblige. Pour Roger, c'est très impressionnant. De hauts bateaux à trois étages avec plus de 5 000 hommes à bord parfaitement équipés. La traversée de la Méditerranée s'effectue de nuit et dure plus de 8 heures. A l'aube, Roger est fasciné par le déploiement des gigantesques forces aériennes et navales. Les côtes qu'il aperçoit sont celles de l'Italie. Avec ses camarades, ils débarquent au nord de Naples. Les Alliés s'élancent à l'assaut de la « forteresse Europe ». Et pour commencer, ce sera l'Italie. Dès l'arrivée, Roger fait partie d'une mission de reconnaissance en compagnie de quelques camarades pour s'assurer qu'aucune présence ennemie ne vienne menacer leur installation. La Jeep gravit les flancs de la côte rocheuse et s'arrête devant une ferme où demeurent deux femmes seules. Elles leur indiquent que les Allemands ont quitté les lieux depuis peu. Au bivouac, les hommes montent des tentes à deux places. Un formidable orage nocturne perturbe cette première nuit italienne que le café et le casse-croûte matinaux viennent à peine tempérer. La longue colonne s'ébranle afin de relever une division américaine au pied du Pantano à proximité du village de Cassino. Le paysage que rencontre Roger témoigne de l'intensité des combats. Les tirailleurs marocains de la 2^{ème} DIM (Division d'infanterie marocaine) acheminent les mulets au sommet du Pantano qui constitue une position stratégique de première importance. Le premier travail de Roger est d'installer un central téléphonique qui va permettre le lien avec les troupes basées plus haut. Avec son binôme, ils déroulent les lignes et installent des abris sur les flancs de la montagne pour éviter les obus. Les jours s'écoulent, l'avancée continue avec de fréquents changements de secteurs. Si les contours des souvenirs s'obscurcissent avec les années, Roger garde en mémoire une mission de nuit particulièrement périlleuse qui a marqué son esprit.

MISSION DE NUIT SUR LES PENTES DU PANTANO

L'observatoire installé au sommet du Pantano ne répond plus. Il faut donc retrouver l'endroit où la ligne a été coupée pour pouvoir la réparer avant le lever du jour. Roger prépare son matériel de téléphoniste, s'empare de son arme avec quelques grenades et part avec son équipier maghrébin en qui il a pleine confiance. Il est 22h45, lorsque les deux hommes bardés de leur lourd matériel, s'élancent en pleine nuit où tout éclairage pour raison de sécurité est absolument proscrit. L'hiver 1943-1944 est particulièrement rigoureux. Après des périodes de fortes pluies qui transforment le quotidien en borbier, les paysages désolés se couvrent de neige et le froid est glacial tout particulièrement dans la cuvette d'Acqua Fondata. Des deux hommes, Roger est le seul à avoir déroulé la ligne c'est pourquoi il ouvre la voie. Après trois quarts d'heure de marche en suivant le sentier muletier et sous la neige qui redouble d'intensité, ils atteignent une passerelle étroite installée au dessus d'un torrent. La concentration et l'attention au moment du déroulement des lignes s'avèrent décisives lorsqu'il faut les retrouver. La nuit noire, la neige et une température mordante transforment cette mission dangereuse en une véritable expédition. Avant de franchir la passerelle recouverte de 30 à 40 cm d'un épais manteau neigeux, Roger s'assure que l'observatoire ne répond toujours pas. Il va donc falloir aller plus haut et en premier lieu dompter l'obstacle qui leur fait face. Roger fait la trace en déblayant la neige sur la passerelle constituée de trois rondins de bois rendus glissants alors que le torrent s'écoule avec fracas sous ses pieds. Son compère est véritablement mort de trouille et traite Roger de fou. Ils n'ont pas le choix, il faut avancer. Pour rassurer son camarade tétanisé, il lui demande de suivre sa trace mais traverser un passage de 20 mètres de long sur 40 cm de large en pleine nuit sous la neige avec un équipement de 20 kg sur les épaules relève de la gageure. 20 minutes après, ils sont sur l'autre rive après quelques frayeurs. La guerre n'est pas seulement dangereuse dans la confrontation directe avec l'ennemi, beaucoup de soldats sont morts accidentellement lors d'opérations similaires. Ce n'est finalement que vers 2h45 du matin, 4 heures après leur départ, que les deux hommes retrouvent la ligne enfouie sous la neige à proximité de l'observatoire du Pantano. Roger effectue la réparation, rétablit la liaison et en

rend compte à l'officier. Sitôt après avoir bu le café arrosé de Rhum que son camarade musulman ne parvient pas à refuser, les deux hommes doivent maintenant redescendre dans une neige épaisse et collante. Ils sont de retour vers 7h du matin totalement épuisés. D'autres équipes mènent des missions radicalement différentes, celles notamment qui sont chargées de récupérer les innombrables corps des tabors marocains, de redoutables montagnards morts sur d'autres pentes que les leurs. Roger n'a jamais pu oublier l'instant d'une nuit où le déroulement d'une ligne sur un escarpement l'a poussé à se retenir à ce qu'il croyait être une branche. Le CEFI (Corps expéditionnaire français en Italie) a perdu 11 000 hommes.

EN ROUTE POUR LA TOSCANE

Les combats font rage au pied du Cassino, les bombardements américains sont incessants mais le relief permet aux Allemands de se défendre becs et ongles. La division de Roger se dirige à droite du mont Cassin, une manœuvre du général Juin permettra de faire sauter le verrou de la route qui mène vers Rome. Le relief à cet endroit est si difficile que c'est un défi et une folie que d'y conduire des troupes. Le courage et l'héroïsme de ces « braves » vont forcer la décision. Roger se rappelle avoir déroulé de très nombreuses lignes sur les différents massifs peu élevés, difficiles et terriblement hostiles mais ses souvenirs se font plus vagues et moins précis. Néanmoins à l'évocation du Rapido et de la ligne Gustav, la tension est plus perceptible. Ensuite, c'est la poursuite de la route vers Rome où les Anglo-américains interdiront aux Français d'entrer les premiers. Roger ne garde pas de souvenirs indélébiles de l'entrée dans Rome puisque très vite les Français sont dirigés vers Sienne puis Florence en juillet 1944. Durant cette période ponctuée de repos, il accomplit son travail de téléphoniste en déroulant des kilomètres de lignes en utilisant des moyens motorisés. Le but : avancer vite et faire reculer les Allemands. Au cours de cette progression alors qu'il est installé avec son équipe au bord d'une rivière, un camion-citerne américain s'approche afin de se ravitailler en eau.

Après s'être compris malgré la barrière de la langue, Roger et ses camarades aident les soldats américains à placer l'énorme tuyau dans la rivière où coule une eau limpide. La pompe actionnée, le précieux breuvage se répand dans la citerne. Pendant ces quelques instants s'abattent à proximité quelques obus. Le chauffeur effrayé démarre brutalement traînant derrière lui sa pompe dans une furieuse cavalcade. Roger rit de bon cœur, il est encore amusé des décennies plus tard d'un incident qui aurait pu très mal se terminer. Son regard farceur s'allume quand il révèle qu'il fera bien remplir totalement la cuve de la citerne américaine en aiguillant le chauffeur vers une cave coopérative où le vin blanc sera mélangé à l'eau. Alors que le camion s'apprête à repartir dans l'hilarité générale, il recommande tout de même aux Américains d'être très prudents car la guerre est loin d'être terminée et il faut la gagner. Pas rancuniers, leurs alliés se délestent de cartouches de cigarettes de Lucky Strike et de Camel.



Les Alliés combattent à Lucques (Italie) en 1944

RETOUR EN PROVENCE SUR LE SOL DE FRANCE

La division de Roger passe maintenant sous les ordres du général De Lattre de Tassigny mais il conserve une profonde estime pour le général Juin qui l'a commandé en Italie car cet officier supérieur aimait ses hommes, se souciait d'eux et les respectait pour leur valeur. C'est le déplacement du matériel vers la côte qui est ensuite embarqué séparément des hommes sur de grands bateaux.



Port de Pozzuoli dans la province de Naples en septembre 1944. On distingue les bateaux.

L'organisation américaine impressionne beaucoup Roger. La logistique est impeccable, le matériel performant, l'équipement toujours à la hauteur, la guerre menée aux côtés des Américains n'est plus la même. Après une traversée de 2 à 3 jours, les deux bateaux affectés à la compagnie de Roger débarquent dans le Var en France au pied d'une crique isolée. Certains goûteront bien malgré eux à l'eau salée avant de poser le pied sur le sol d'une France retrouvée. Un moment d'émotion intense pour Roger qui s'agenouille pour embrasser la terre natale suivi d'accolades avec certains camarades. Ils

suivent ensuite à pied la route littorale pour récupérer le matériel débarqué dans un port voisin. Tout est minutieusement préparé et organisé pour faciliter la progression. Avec ses camarades, Roger prend la direction de fermes implantées sur la côte pour installer leur bivouac, une zone minée que l'équipe de démineurs va s'atteler à rendre inoffensive. Quelques jours plus tard, c'est à l'entrée de Gap que s'installent les hommes au bord de la route dans l'attente des ordres. Des paysans dans les terres voisines rentrent les foins. Plutôt que d'attendre de manière oisive, Roger propose amicalement ses services à la famille qui accepte de bon gré. Aidé d'un de ses camarades, il retrouve ses travaux d'enfance pour lesquels il montre un enthousiasme et une réelle compétence. Les foins rentrés, il est invité par les paysans à se restaurer. Il mange avec appétit du saucisson, du pain qu'il tartine d'épais couches de beurre et qu'il mâche avec délectation. 4 ans déjà qu'il n'en avait plus mangé.

LES RETROUVAILLES

Les jours passent en attendant les ordres. Son officier, le lieutenant Pasquier lui propose de l'accompagner à Grenoble car il veut rendre visite à sa sœur qu'il n'a plus revue depuis le début de la guerre. Dans une Jeep avec 4 personnes à bord, ils parviennent jusqu'à Grenoble après avoir emprunté la très dangereuse descente de Vizille. Roger se révèle être une aide précieuse car il connaît parfaitement la capitale du Dauphiné et ses alentours pour les avoir sillonnés en vélo pendant son adolescence. Les différents arrêts au cours de leur route témoignent de l'accueil chaleureux de la population. Après avoir déposé le lieutenant dans le centre administratif de la ville entouré de barbelés, ce dernier parvient à retrouver sa sœur après une si longue absence. Il autorise ensuite Roger à rendre visite à ses parents demeurant à une vingtaine de kilomètres de Grenoble. Il lui ordonne de venir le récupérer à une date précise lorsque son séjour sera terminé. Roger obtempère puis part se désaltérer dans un grand bar de Grenoble qu'il avait parfois l'occasion de fréquenter avant son engagement dans l'armée. Il reconnaît le serveur, une nouvelle fois, la

consommation lui sera offerte. En compagnie de son binôme, il s'élançe alors sur le chemin du domicile familial en prenant naturellement le chemin le plus court. Sur la route ou dans les champs, on les prend pour des Américains. L'euphorie gagne, le véhicule prend de la vitesse. Sur le bord de la chaussée, des signes leur indiquent de stopper leur Jeep. En effet, les ponts sur l'Isère ont été bombardés et celui qu'ils vont traverser a sauté comme beaucoup d'autres. Sans les avertissements de la population, la destinée de Roger aurait pu s'achever dramatiquement très loin des combats. En chemin, ils s'arrêtent pour déjeuner à un Café Restaurant tenu par une connaissance de son père, responsable de la défense passive au début de la guerre. Des embrassades, des effusions s'en suivent tout heureux de retrouver des lieux familiers. L'accueil de la population est toujours aussi chaleureux et dans cette atmosphère joyeuse, Roger est impatient de retrouver son village natal. A l'entrée de la commune de Crolles, il fait stopper le véhicule devant les entreprises Teisseire où dans la cour se trouve le maire, M.Reynaud, attablé avec ses invités. Le cœur de Roger palpite, il vient de reconnaître son père qui lui tourne le dos. Il lance à la cantonade « Messieurs, dames ». Son père se retourne stupéfait et heureux de retrouver son fils sain et sauf. Ils s'embrassent pendant que l'on va faire prévenir le reste de la famille de son retour provisoire au village. Les deux sœurs le rejoignent alors en courant et retrouvent un frère dont les dernières nouvelles remontent au début de l'année 1943. C'est le moment pour Roger et son camarade de déposer le véhicule dans la cour de la maison familiale. Là, Roger retrouve avec une grande émotion sa mère et son frère cadet. Le village est réuni sur la place principale où la population est conviée à trinquer à la santé du revenant. Un tonneau de 37 litres de vin ne résistera pas à l'allégresse générale. La foule dispersée, Roger se lave à la fontaine. Il va dormir dans un lit avec des draps, lui qui pendant des semaines et des mois a couché à même le sol tout habillé sans quitter ses chaussures. Il a de la difficulté à trouver le sommeil ce soir-là, le confort l'empêche de s'endormir. Il décide alors tout simplement de coucher au pied de son lit tandis que son camarade dormira dans la voiture au cas où.....

Le lendemain, les deux hommes repartent en direction de Grenoble. Ils retrouvent le lieutenant et après regagnent leur place dans le convoi qu'ils avaient quitté quelques jours auparavant.

EN SAVOIE

Roger est ensuite acheminé à Bourg-Saint-Maurice où il installe avec son équipe de téléphonistes un central dans un hôtel de la ville. Parallèlement, des kilomètres de lignes sont déroulés dans cette zone savoyarde. Les maquisards apportent des renseignements précieux sur la position des Allemands encore présents dans la région. En effet, des « Rocs noirs », une position élevée, ils procèdent à des tirs d'artillerie sur Bourg-Saint-Maurice dont les obus surprennent la vigilance des civils et des militaires. Roger et ses camarades n'ont pas été exemptés de cette menace, eux qui ont dû plonger précipitamment dans une piscine lorsqu'ils ont entendu le sifflement de l'obus arrivant comme une fusée et laissant derrière eux des monceaux de gravats. Les yeux de Roger s'embuent, il laisse percer son émotion, lui la tête brûlée au grand courage, lorsqu'il évoque la fin tragique de son camarade bordelais Langlois. Ensemble, ils ont fait la campagne de Tunisie et celle d'Italie. Il sera déchiqueté par un obus à proximité des « Rocs noirs » à quelques encablures de la paix.

EN ALSACE

La progression continue en direction de la Franche-Comté avec la prise de Sochaux, de Montbéliard puis de Besançon. Roger déroule toujours les lignes avec application. Les Allemands reculent, sont acculés vers la Suisse. L'avancée en Alsace le long de la frontière est proprement terrifiante lors de l'hiver 1944-1945. Le froid est glacial, des températures négatives de 15 degrés en dessous de zéro rendent les conditions très difficiles. Le blanc constituera même la couleur du camouflage. Le matin, sous la tente, les couvertures sont givrées, des conditions dantesques qui obligent parfois Roger à glisser de la paille dans ses chaussures lorsqu'il en trouve ou plus précisément de la poussière de paille pour éviter que ses pieds gèlent. Que dire alors des soldats maghrébins qui

éprouvent les pires souffrances. Successivement, Roger entre à Mulhouse et à Colmar. Mais le danger est toujours présent et les Allemands restent menaçants notamment lors de tirs de mortier où un départ équivaut à six arrivées d'obus. Puis, c'est la libération de Strasbourg où le général Leclerc a respecté le serment de Koufra, une ville relativement préservée où Roger garde le souvenir d'être passé en Jeep aux abords de la Cathédrale protégée par les sacs de sable. L'accueil alsacien est assez mitigé et rapidement, c'est le pont sur le Rhin et direction la Forêt Noire. Un souvenir tragique émaille la campagne d'Alsace celui où il a la douleur d'assister à la mort d'un camarade de combat, Jamet, bordelais d'origine, qui saute sur une mine qui lui a arraché les membres inférieurs et le bassin. Mourir si près du but affecte particulièrement le moral de Roger dont les souvenirs affleurent douloureusement.

EN ALLEMAGNE ET EN AUTRICHE : DANS LA TANIÈRE DU LOUP

La progression se poursuit avec la prise de Stuttgart, une ville relativement épargnée par les destructions si on la compare aux villes allemandes plus à l'est. Les Allemands sont défaits, les mines abattues d'un peuple vaincu et occupé. Puis, ce sera le Lichtenstein, l'attaque dans les montagnes autrichiennes et puis le retour en Allemagne où il faut combattre les dernières résistances en particulier les jeunes classes allemandes mobilisées en toute fin de conflit qui se réfugient dans les massifs forestiers et dont on organise la traque, l'arrestation.



Un chien comme mascotte en Allemagne



Allemagne en mai 1945

C'est dans un hôtel autrichien de grand confort situé dans un cadre magnifique et transformé en centre de repos pour les soldats alliés que Roger apprend la nouvelle de la fin de la guerre en Europe le 8 mai 1945. Les semaines qui vont suivre jusqu'à sa démobilisation en septembre 1945 sont marquées par la fréquentation de ces centres de repos où il fait fonction de téléphoniste en rétablissant et en réparant les lignes téléphoniques. Une dernière frayeur se

produit aux abords du lac allemand de Titisee en Forêt Noire où un défi en voiture se solde par des tonneaux et une blessure à l'épaule très douloureuse. Roger termine la guerre comme il l'avait commencé, par défi. Ses faits d'armes ne lui apportent pas le grade qu'il mérite. Il finit 1^{ère} classe car il n'a pas toujours su dominer ses accès de colère pourtant fondées. Roger n'a jamais voulu se soumettre à ce qu'il considérait comme injuste, hiérarchie ou pas. Néanmoins, il reste sensible aux distinctions qu'il a pu recevoir pour ses faits de guerre, des distinctions qui ne représentent rien par rapport à la bravoure et au courage dont il a fait preuve. Sa fierté est toujours présente, celle d'avoir défendu son pays, sa désillusion aussi de ne pas être reconnu à sa juste valeur.

L'APRES-GUERRE

Aussi incroyable que cela puisse paraître, à son retour, Roger va éprouver les pires difficultés à retrouver un emploi. Au début de 1946, il se présente à la papeterie Lancey qui l'employait avant son engagement pour travailler, il apprend que la loi interdit de reprendre les engagés. Roger n'insiste pas. Peu au fait des lois et procédures, il va pendant deux ans regagner le domicile familial, il travaille comme saisonnier, fait des petits boulots pour reprendre une expression actuelle. Son père ne subvient pas à ses besoins, il se contente de très peu d'argent et porte toujours ses tenues militaires. Par connaissance, il parvient à la fin du mois de juillet 1946 à trouver un emploi au barrage de Tignes où il met en pratique les compétences acquises pendant sa période militaire. Mais les rudes conditions de travail le poussent à le quitter quelques mois plus tard. Il en a assez d'endurer le froid lui qui l'a subi pendant toute la guerre. Malgré les vicissitudes, Roger continue à pratiquer le sport et devient un sportif accompli. Passionné par la boxe, Il n'en adore pas moins le cyclisme pour lequel ses prédispositions physiques lui valent d'être remarqué par le représentant d'une équipe professionnelle. Mais c'est grâce au club de football de Frogès en Isère dont l'entraîneur occupe une poste important dans une entreprise locale que Roger va pouvoir obtenir un emploi à Péchiney Aluminium. De 1946 jusqu'à la fin de son activité, il sera imprimeur sur aluminium. Il se marie en 1956 et devient père de deux filles dont la dernière est née le 24 décembre 1968.

AUJOURD'HUI

A la retraite, Roger et sa femme vivent paisiblement dans le Gard. Ils habitent un pavillon situé dans un quartier résidentiel d'Alès où leur petite fille Frédérique fait leur plus grand bonheur.

Des yeux bleus de Roger émane toujours une force et une rage qui inspirent le plus profond des respects lorsqu'il raconte ses années de combat. Pour toujours, il est un « brave ».

FIN